

La Fête des Rameaux

LA fête des Rameaux est fort ancienne dans l'Eglise, sans qu'on puisse exactement indiquer l'époque de son institution. Dom Guéranger nous enseigne qu'elle remonte probablement à la paix de l'Eglise et que la première procession des âmes eut lieu à Jérusalem.

Saint Cyrille, évêque de Jérusalem au IV^e siècle, assure que le palmier qui avait fourni ses branches au peuple venant en foule au-devant du Sauveur à son entrée triomphale dans la cité sainte, existait encore, de son temps, dans la vallée du Cédron.

Au Ve siècle, la cérémonie de la Bénédiction solennelle des Palmes et la Procession qui la suit, sont établies non seulement dans les églises d'Orient, mais dans tous les monastères qui déjà peuplaient les solitudes de l'Égypte et de la Syrie. — Beaucoup des moines et des cénobites qui, au commencement du Carême, avaient obtenu de leurs Abbés la permission de s'enfoncer dans le désert pour y passer la Sainte Quarantaine dans une retraite plus profonde, devaient rentrer au cloître le dimanche des Rameaux et y assister avec leurs frères à la fête commémorative du triomphe terrestre du Rédempteur et chanter avec eux l'"Hosanna" au Christ-Roi.

En Occident, la solennité ne paraît pas remonter au delà de la fin du VI^e siècle ou au commencement du VIII^e. La première trace qu'on en trouve est au Sacramentaire de saint Grégoire le Grand.

A mesure que la foi pénétrait dans les contrées du nord de l'Europe, il devint impossible de conserver à la cérémonie sa primitive et majestueuse ordonnance.

On n'y trouvait ni les palmes, ni les rameaux d'olivier symboliques. On fut obligé de les remplacer généralement par d'autres feuillages et surtout par des branches de buis, qui, malgré l'âpreté des frimas, restent toujours verts. Mais l'Eglise n'a pas permis que rien fût changé aux anciennes oraisons prescrites pour la bénédiction de ces humbles rameaux, parce que les mystères qui sont exposés dans ces belles prières sont fondés sur l'olivier et la palme du récit évangélique.

* * *

Au moyen-âge, dans beaucoup d'églises, la coutume était de porter en grande pompe à la Procession des Palmes le livre des Évangiles. — Les "Offices d'Alcuin" disent que ce livre était placé sur un fauteuil richement orné. Deux diacres en chargeaient leurs épaules et précédaient l'officiant.

C'était encore une représentation du triomphe de Jésus-Christ dans celui du Livre inspiré qui garde ses enseignements divins. A un endroit désigné et préparé pour la station, la procession s'arrêtait; le diacre assistant ouvrait le livre sacré et chantait le passage qui raconte l'entrée triomphale du Fils de David à Jérusalem. On découvrait ensuite la croix, jusque-là restée voilée, et tout le clergé venait solennellement l'adorer, puis les fidèles déposaient à ses pieds un fragment du rameau qu'ils avaient à la main. La procession reprenait ensuite sa marche, mais la croix restait découverte jusqu'au seuil de l'église, dont les portes étaient fermées. Là, on remettait le voile de la croix.

En Normandie et en Angleterre, au lieu de la Croix on portait la Sainte Eucharistie à cette procession, et on lui rendait naturellement les mêmes hommages de respect et d'adoration.

A Jérusalem, depuis le temps de la première Croisade, et surtout depuis que les Franciscains avaient la garde des Lieux Saints, toute leur

communauté se rendait, dès le matin, à Bethphagé. Là, le Père Gardien de Terre Sainte, revêtu des ornements pontificaux, montait sur un ânon qu'on avait couvert de vêtements, et, accompagné de ses religieux, du clergé et des fidèles catholiques, tous portant des palmes, reprenait le chemin de Jérusalem, y entraient au chant des cantiques, descendait à la porte de l'église du Saint-Sépulcre, où s'achevait la cérémonie, suivie aussitôt de la messe, célébrée avec la plus grande solennité. Dom Guéranger, à qui nous empruntons ces détails, nous apprend aussi que depuis deux siècles les autorités turques ont interdit cette procession.

* * *

Le dimanche des Rameaux ou des Palmes porte aussi le nom de "Dimanche de Pâque fleurie", parce que la Pâque est une fleur, et qu'au jour prochain de la Résurrection les fidèles en goûteront le fruit, qui est la chair divine et le Sang sacré du Sauveur Jésus.

C'est au jour de la "Pâque fleurie" que le navigateur espagnol Ponce de Léon, en 1513, découvrit la vaste presqu'île voisine du Mexique, qu'il appela Floride, à cause de l'incidence de cette fête.

Remarquons, encore une fois, combien chez la plupart de ces hardis navigateurs était vif et profond le sentiment chrétien! A toutes les terres qu'ils découvraient, ils donnaient des noms chrétiens. Et ces noms sont restés dans l'histoire. Ils sont innombrables, en effet, les noms de saints, de saintes, de fêtes chrétiennes, d'analogies chrétiennes qu'ils ont attachés pour toujours aux îles qui peuplent les océans, aux rives, aux grands fleuves inconnus jusqu'à eux, aux promontoires où ils ont planté la Croix et porté l'Évangile.

On donnait encore à ce dimanche, le nom de "Dimanche des Indulgences", parce que les empereurs et les patriarches avaient coutume, surtout après Constantin, d'accorder ce jour-là des grâces aux coupables et des indulgences aux pêcheurs. On l'appela encore "Dominica competentium" ou "Pâque des Compétents", parce que les "Compétents" ou Catéchumènes admis au baptême, se réunissaient en ce même jour à l'église pour y entendre une instruction sur le Symbole. Enfin, on le désignait aussi sous le nom de "Capitilavium" ou "lave-tête", parce qu'on lavait, pendant l'office, dans une salle voisine des baptistères, la tête des catéchumènes, afin que les huiles saintes du baptême qu'ils allaient bientôt recevoir ne tombassent que sur des têtes bien propres.

* * *

Dans tous les vergers des campagnes du centre de la France, il y a au moins un gros buis, qu'on dépouille de ses plus beaux rameaux pour les faire bénir au dimanche des Palmes, pour suivre en les tenant à la main la procession, et les garder ensuite, avec soin, dans toutes les maisons.

Les brindilles de ce buis ornent le bénitier qu'on trouve encore à la tête de chaque lit. Elles ombragent le crucifix de la famille; elles servent de goupillon quand le prêtre vient y porter les derniers sacrements et asperger les cercueils; elles trempent dans l'eau bénite, et tous les visiteurs s'en servent pour asperger à leur tour la dépouille des défunts.

Le faisceau de rameaux qui a été porté à la procession des Palmes est divisé en autant de fragments que la famille possède d'immeubles bâtis et de champs; et, le dimanche de Quasimodo, après les Vêpres, les laboureurs vont les planter en les arrosant d'eau bénite au milieu de leurs

blés ou de leurs pâturages. Ils en accrochent une branche dans les étables et au faite de leurs chaumières. Et quand ils coupent les blés, quand ils fauchent leurs prés, ils retrouvent les buis desséchés et rendent grâces à Dieu, qui les a préservés de la grêle et des orages.

La fête des Palmes est aussi une fête des enfants. On les conduit à la procession; et on les place aux premiers rangs. On a mis dans leurs petites mains de belles branches de buis gracieusement décorées. Aux feuilles de ces branches pendent toutes sortes de rustiques ornements et parfois de très beaux fruits conservés avec grand soin par les mamans. On les enguirlande de rubans, de dentelles; car les "petits" ont été bien sages, au moins pendant huit jours, pour avoir un beau rameau.

C'est le gracieux souvenir des enfants de Jérusalem qui allaient au-devant du Sauveur en chantant l'"Hosanna" pendant que leurs pères et leurs mères étendaient leurs vêtements sur la terre qu'il allait fouler. — Nous avons vu ces fêtes, nous y avons eu place, et, après cinquante ans, nous en avons gardé le très aimable souvenir. Et qui donc ne l'a pas gardé comme nous? Et qui se plaindra et qui trouvera puéril que nous le rappelions ici?

Saluons donc avec respect ces vieilles traditions. Dans un pays où elles se conservent ainsi, la foi n'est pas morte!... "Hosanna!"

A. P.-B.

LE MAI

Claire est la nuit, les bois verdisent ;
Le chemin est tout embaumé
De muguet qui s'épanouissent,
Et c'est demain le premier mai.
A minuit, parmi les cèpées,
Voilà qu'on entend, à la fois,
Un fracas de branches courbées
Et de joyeux éclats de voix.

Ce sont les garçons du village
Qui se glissent dans les taillis,
Troublant les chevreuils au pacage
Et les rossignols sur leurs nids.
Au fond des combes ténébreuses,
Ils vont, narguant les forestiers,
Dérober, pour leurs amoureuses,
Un mai vert aux bois printaniers.

A la porte de la mignonne,
Demain, quand le soleil luira,
Le mai bercera sa couronne
Enrubannée, — et l'on rira !...
En route ! gare à qui s'attarde !
L'endroit n'est pas sûr, hâtez-vous,
Garçons !... Nuit et jour le vieux garde,
Sur sa foret, veille en jaloux.

Fusil au dos et l'air morose,
Travaillé par mille soupçons,
Il se lève quand tout repose
Et fouille déjà les buissons ;
Il jure en découvrant la trace
De plus d'un hêtre trais coupé...
Vain dépit et folle menace,
Les maraudeurs ont décampé !

Penaud, dans les ronces mouillées,
Le garde revient au logis.
— Les alouettes, réveillées,
Vers les cieux que l'aube a rougis,
Montent, montent... Sur la lisière,
Les nids gazouillent tour à tour ;
Dans la rosée et la lumière,
Les champs fument. — Voici le jour.

Il s'approche du seuil : "Ah ! traîtres !"
Le plus beau baliveau du bois,
Un grand mai, secale aux fenêtres
Et raille le garde aux abois...
Sa fille, droite sur ses hanches,
Sourit en tordant ses cheveux,
Et l'on voit luire, entre les branches,
Ses bras blancs et ses clairs yeux bleus.

ANDRE THEURIET,
de l'Académie française.